

## § III

Le Takhtè-Djemchid. — Restitution de la corniche du Takhte. — Description générale des terrasses et des constructions qu'elles supportent. — Ces constructions appartenaient à des palais. — Distinction à établir, d'après leurs plans, entre la destination des diverses demeures royales.

Les palais de Persépolis<sup>1</sup> s'élèvent au-dessus d'une immense terrasse construite sur le modèle du Takhtè-Madèrè-Soleïman, et sont placés au-devant d'une montagne escarpée qui ferme, au nord, la vallée de la Merdach (Pl. II).

Le revêtement extérieur de ce gigantesque soubassement est exécuté, sur une épaisseur de 4 mètres environ, en matériaux calcaires de forte dimension assem-

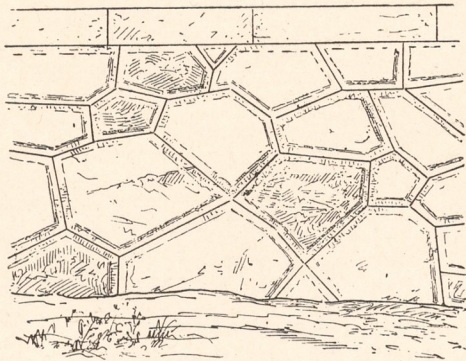


Fig. 7.

Murs de Lissa et de Hiéron.

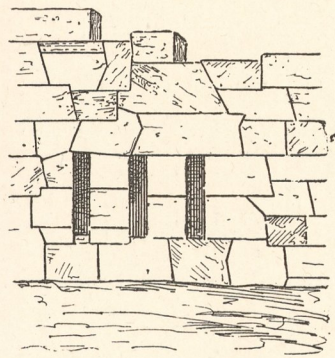


Fig. 8.

blés sans mortier. Le parement vu des pierres n'est pas entouré d'une ciselure (Pl. III); il est lisse et layé avec soin; derrière le mur de soutènement existe un second mur en pierre sèche contre lequel viennent s'appuyer des remblais composés en partie de pierrailles et de terre. L'appareil se rapproche, comme disposi-

1. M. Oppert (*les Inscriptions des Achéménides*) a proposé de faire dériver les trois mots: Πέρσαι, پارسا (*parsa*) et ستخر (*Istakhar*), sous lesquels la ville royale située dans la plaine de la Merdach est désignée, respectivement, par les Grecs, les inscriptions cunéiformes et les plus vieux auteurs arabes, du seul mot پارسستخر (*Perstakhar*, palais des Perses), qui voudrait dire, d'après M. Oppert, Porte des Perses. De ce mot primitif les rois auraient fait *Parsa*, en éliminant les deux dernières syllabes, d'où le grec οἱ Πέρσαι, Περσέπολις, et le peuple, en supprimant au contraire, پار (*par*), ستخر (*Istakhar*).

tion, de l'appareil pélasgique utilisé dans les plus anciens monuments de la Grèce

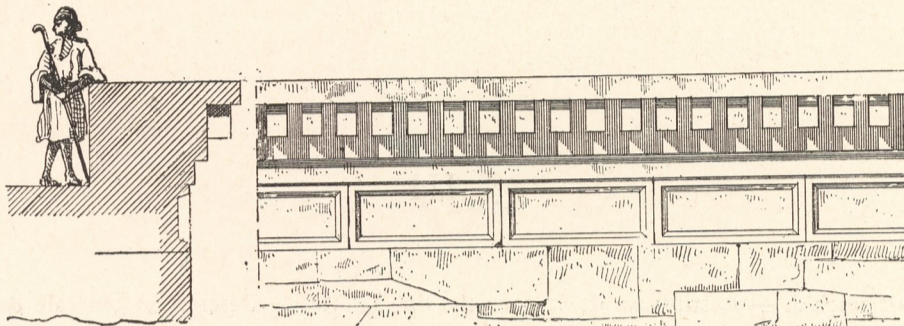


Fig. 9 et 10. — Coupe transversale et élévation du parapet restauré.

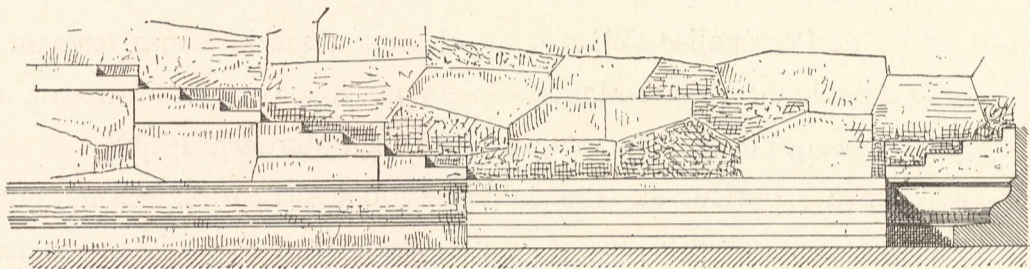


Fig. 11. — Élévation de l'escalier.

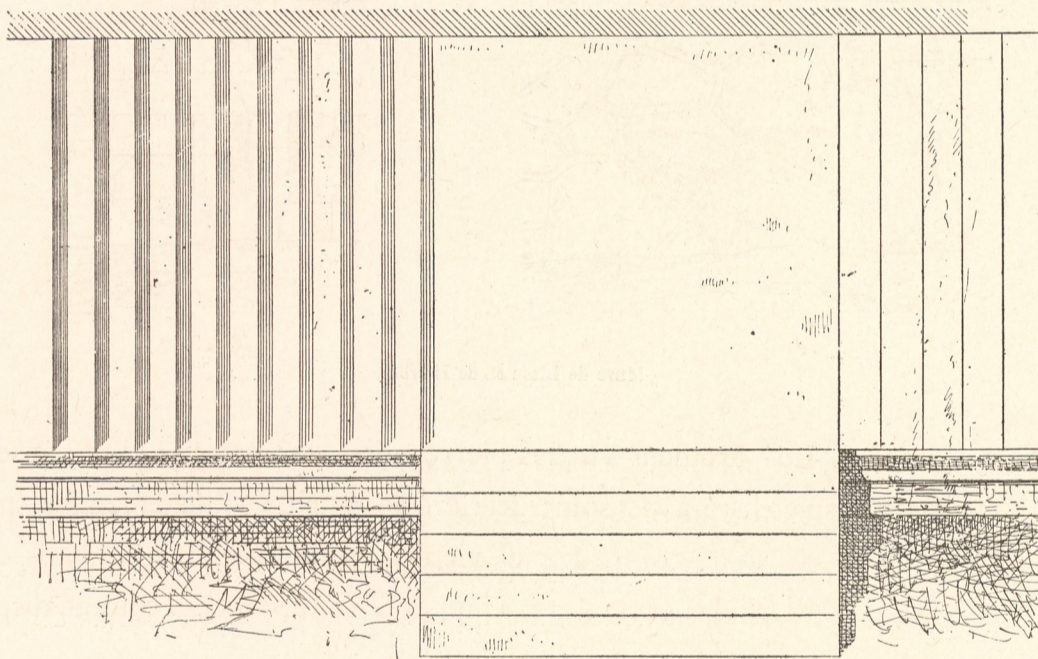


Fig. 12. — Plan de l'escalier.

Escalier du Takhtè-Djemchid.

et dont l'usage se conserva longtemps sur les côtes de l'Asie Mineure<sup>1</sup> (Fig. 7 et 8).

1. Voir les murailles de Lissa et de Hiéron (Texier, *Mission en Asie Mineure*, vol. II, pl. 38 et 52).

En renonçant aux assises réglées du Takhtè-Madèrè-Soleïman, l'architecte voulut, comme je l'ai fait remarquer en décrivant ce monument, utiliser sans perte les matériaux approvisionnés sur le chantier, ou peut-être encore multiplier dans toutes les directions les crampons métalliques et donner ainsi à la masse une extrême cohésion.

De la plaine on accédait directement à la terrasse en suivant une route de chars tracée sur le flanc de la montagne ou en gravissant de larges degrés, placés à l'extrémité nord de la façade du Takhte.

Le grand escalier, logé dans un rentrant du soubassement, devait être précédé d'un perron en saillie sur le nu de la façade<sup>1</sup>. Il comprend actuellement : deux volées divergentes parallèles au Takhte ; deux paliers d'entresol symétriques ; enfin, deux rampes convergentes, séparées des premières volées par un mur de soutènement.

Dans sa hauteur totale, l'escalier se composait de cent onze marches. « Les degrés sont si doux, disent *sans exagération* d'anciens auteurs arabes<sup>2</sup>, qu'il est aisé de les monter ou de les descendre à cheval, et si larges que dix hommes placés de front peuvent les gravir en même temps. » L'escalier, comme toutes les parties inférieures et moyennes du soubassement, est d'ailleurs en excellent état de conservation. Seul, le couronnement du Takhte a disparu.

La présence d'une corniche au sommet du mur de soutènement ne peut être contestée. L'assise supérieure est arasée au-dessous du niveau du sol du terre-plein et criblée de trous de scellement que l'on n'eût pas creusés sur les parements vus. La différence du niveau entre la surface de la dernière assise et le sol était rachetée par une frise surmontée d'une corniche formant tout autour de la terrasse un solide parapet (Fig. 9, 10, 11, et Pl. III). Il existe encore quelques fragments de la frise à l'extrémité sud du Takhte ; cette frise se compose (Fig. 13) de pierres encadrées, comme celles d'un grand nombre de monuments grecs, par un bourrelet protecteur, qui devait être supprimé au ravalement.

En revanche, le couronnement a été renversé. On peut néanmoins le restituer avec certitude, car on trouve dans les terres amoncelées au pied du mur de

1. Dans la restitution du mur du Takhtè-Djemchid, j'ai placé un perron au-devant de l'escalier, bien que ces degrés ne soient pas apparents. Sans le secours de ces marches supplémentaires, il n'eût pas été possible de s'élever du sol naturel, remblayé aujourd'hui sur une hauteur de 1<sup>m</sup>60 environ, jusqu'au niveau du premier palier.

2. Les auteurs du *Zinet el-Medjalis* et du *Nouzhet*.

soutènement des pierres taillées suivant le profil de la frise et de la corniche du tombeau des rois, pierres qui ne peuvent provenir que du parapet du Takhte. On ne saurait, en effet, les attribuer, avec M. Coste, aux palais royaux dont l'entablement était exécuté en charpente, à moins de supposer que les Perses, qui avaient au plus haut degré le sentiment des convenances architecturales, eussent employé dans un seul édifice, à la suite d'une frise formée par les abouts des chevrons de la charpente, une reproduction en pierre de cet ornement constructif.

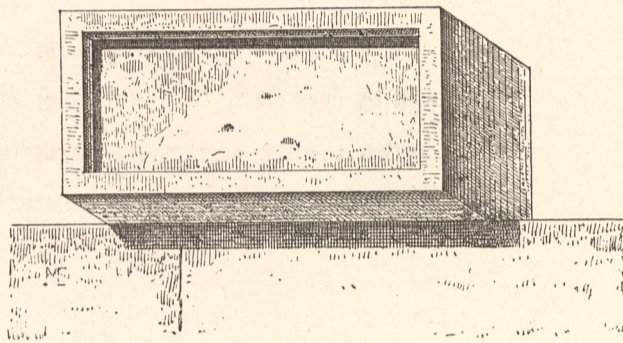


Fig. 13. — Pierre de la frise du Takhte.

D'ailleurs, si l'hypothèse émise par M. Pascal Coste eût été fondée, on aurait dû retrouver quelques fragments d'entablement dans les ruines des palais, tandis qu'ils ont tous été découverts à la base du mur de soutènement.

Ces fouilles ont également mis à découvert, à la base de l'édifice, une plinthe et un socle analogues comme profils à ceux du Gabre Madère-Soleïman.

Tel qu'il avait été conçu et exécuté par Darius, le Takhte se composait donc d'une immense muraille verticale, surmontée d'un couronnement denticulé. A la partie inférieure de la construction régnait une plinthe reposant, à son tour, sur un socle (Pl. III).

L'architecture de ce soubassement, auquel on ne saurait refuser un caractère de grandeur en harmonie avec les lignes sévères des montagnes du Fars, devait faire valoir par ce puissant contraste l'élégance et la richesse des palais des souverains achéménides.

A tous égards, d'ailleurs, la position du Takhte avait été déterminée de la manière la plus heureuse. Bien que la vallée de la Merdach ait bien perdu de son ancienne splendeur, on peut encore se représenter le tableau qui s'offrait aux yeux du grand roi quand, des fenêtres de ses palais, il contemplait la capitale de la Perse étendue à ses pieds.

Au delà des faubourgs perdus dans les jardins et les vergers s'étendait une vallée verdoyante coupée de canaux et de bouquets d'arbres. Au dernier plan s'élevaient majestueusement les montagnes du Fars. C'était un admirable panorama, bien fait pour séduire ces monarques de l'Orient, qui aimaient à reposer leurs yeux sur de riants paysages pendant les longues rêveries entretenues par le climat énervant de ces chaudes régions.

La plate-forme du Takhtè-Djemchid comprend trois terrasses distinctes, disposées à des niveaux différents. On accède directement au second étage par le grand escalier (Pl. II, III, IV-VII, VIII-XI). Un portique décoré de gigantesques taureaux androcéphales se présente tout d'abord au visiteur<sup>1</sup> (Pl. XII).

Après avoir tourné à droite, on gravit de nouveaux degrés et on se trouve sur la partie la plus élevée de la plate-forme. Un dernier escalier, perpendiculaire à la direction du mur de soutènement, permet, quand on a atteint ce point culminant, de descendre à l'étage inférieur.

Quatre palais sont groupés sur la plus haute terrasse<sup>2</sup> : un grand édifice A

1. Les taureaux sont en marbre blanc, ainsi que les colonnes du portique. A la partie supérieure de l'édifice se trouve un texte trilingue fort intéressant. Il nous apprend que le portique, qualifié en perse de *Viçadhahyu* (d'où l'on voit toutes les provinces), a été construit et sculpté sur l'ordre de Xerxès I.

Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. II, p. 154. — « C'est un grand dieu qu'Ormuzd, et il a créé cette terre, il a créé le ciel, il a créé l'homme, il a donné à l'homme le bonheur, il a fait Xerxès roi, seul roi sur des milliers d'hommes, seul maître de milliers d'hommes.

« Je suis Xerxès le grand roi, le roi des rois, le roi des pays bien peuplés, le roi de cette vaste terre (qui commande) au loin et auprès, je suis le fils de Darius, roi achéménide.

« Xerxès le grand roi déclare : Ce portique nommé *Viçadhahyu*, je l'ai construit, ainsi que beaucoup d'autres monuments que j'ai construits dans cette *Parça*; je les ai construits comme mon père les a construits, et cette œuvre magnifique, et toutes les constructions splendides, nous les avons élevées par la grâce d'Ormuzd.

« Xerxès le roi déclare : Qu'Ormuzd me protège, moi et mon empire, et mon œuvre et les œuvres de mon père, qu'Ormuzd les protège. »

2. Le grand palais (A du plan) est également l'œuvre de Xerxès I, ainsi qu'en témoigne l'inscription gravée sur le mur de soutènement de l'escalier conduisant au soubassement particulier du palais.

« C'est un grand dieu qu'Ormuzd; il a créé cette terre, il a créé le ciel, il a créé l'homme, il a donné à l'homme le bonheur; il a fait Xerxès roi, seul roi sur des milliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes.

« Je suis Xerxès le grand roi, le roi des rois, roi des pays bien peuplés, roi de cette vaste terre qui commande au loin et auprès, fils de Darius, roi achéménide.

« Xerxès le grand roi déclare : Ce que j'ai fait ici et ce que j'ai fait ailleurs, je l'ai accompli par la grâce d'Ormuzd. Qu'Ormuzd me protège, ainsi que les autres dieux, moi et mon empire » (Oppert, *Inscriptions achéménides de la Perse*, page 273).

Les petits palais B, C, D ont été respectivement construits par Darius, Xerxès et Artaxerxès Ochus. Le palais B, désigné sous le nom de Palais de Darius, fut terminé par Xerxès. C'est sous le règne de ce roi par conséquent que furent gravées toutes les inscriptions. Les textes achéménides, il est bon de le remarquer à ce propos, remontant indiscutablement à l'époque de Darius, sont les inscriptions unilingues du Takhte (δ, Pl. II), l'inscription de Bisoutoun et le testament de ce prince gravé sur la façade de son tombeau.

composé d'une vaste salle hypostyle flanquée d'une colonnade double sur trois de ses faces, deux monuments secondaires B et C surélevés sur des soubassements particuliers (Pl. II et XIII), et enfin, un dernier édifice D plus ruiné que les précédents et dont il ne reste que des bases de colonnes<sup>1</sup>.

A l'est de la terrasse intermédiaire existent les vestiges d'une immense salle dont la toiture, couvrant près de cinq mille mètres carrés, était supportée par cent colonnes<sup>2</sup> (Pl. XIV); cette salle était précédée d'un porche gardé par deux taureaux androcéphales engagés en partie dans l'épaisseur des murs. Au sud, on voit un petit édifice en fort mauvais état; enfin, au centre et au nord, un portique isolé et les pieds de taureaux androcéphales appartenant sans doute à un dernier portique.

1. Je donne, à titre de comparaison, les plans d'un petit temple *in antis* et d'une salle hypostyle d'un temple égyptien (Fig. 14 et 15).

On voit immédiatement dans quelle proportion les deux architectures, grecque et égyptienne, ont contribué à la création du plan perse.

Fig. 14. — Plan d'un temple *in antis*.

Fig. 15. — Plan d'un temple égyptien.

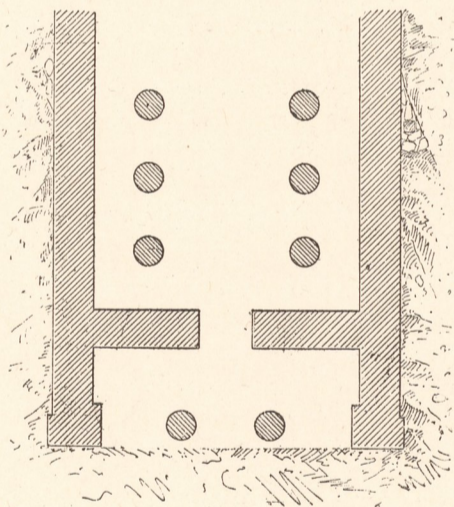


Fig. 14.

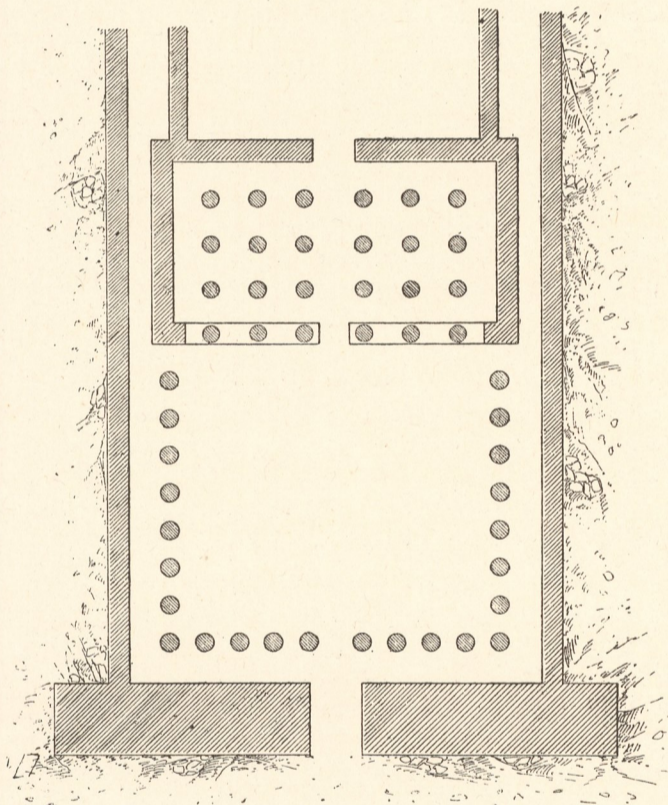


Fig. 15.

Ce sont les édifices grecs qui ont fourni la disposition du porche et de la salle du palais de Cyrus (T. I, Pl. XII); mais c'est à l'Égypte que les Iraniens ont emprunté la position régulière des colonnes des salles hypostyles.

2. On ne connaît pas le nom du roi sous lequel a été construit le Palais aux cent colonnes, le plus vaste et le plus beau de ceux qu'élevèrent les princes achéménides sur le soubassement de Persépolis.

A l'étage inférieur, on ne distingue les vestiges d'aucun monument.

J'ai admis sans discussion que les édifices de Persépolis étaient affectés à la demeure des souverains. Il existe, en effet, des analogies si frappantes entre la distribution intérieure des monuments de Persépolis et les plans des palais de Cyrus (T. I, Pl. XII) et des souverains modernes de la Perse (Fig. 16), que cette destination est la seule qui ait jamais pu leur convenir. En aucun cas, on ne saurait les assimiler aux temples funéraires élevés sur la rive gauche du Nil par les dynasties thébaines, comme l'avaient pensé quelques auteurs, trompés par les dispositions en plan des monuments persépolitains. Dans un pays comme la Perse, où il n'existait pas d'édifices consacrés au culte des dieux, on ne pouvait élever de temples à la mémoire des rois.

On ne saurait non plus attacher d'importance aux arguments tirés de la situation de tombes princières creusées dans les rochers attenants à la plate-forme du Takhte, puisque la construction de ces hypogées est fort antérieure à celle du soubassement, et que Darius et Xerxès avaient choisi pour l'emplacement de la nécropole royale les montagnes de Nakhchè-Roustem, distantes de leurs palais de plus de dix kilomètres. Du reste, la pensée de vivre dans le voisinage des cimetières attriste si peu les Persans qu'il n'est pas de ville de l'Iran où l'on ne trouve confondues les demeures des morts avec les habitations des vivants. Cette manière d'interpréter les plans des édifices du Takhte est pleinement confirmée par le déchiffrement des inscriptions trilingues de Persépolis et le parallèle facile à établir aujourd'hui entre les monuments de Persépolis et le palais reconstruit par Artaxerxès au sommet du tumulus de Suse (Fig. 17).

Sept expressions bien distinctes sont employées dans la version perse des

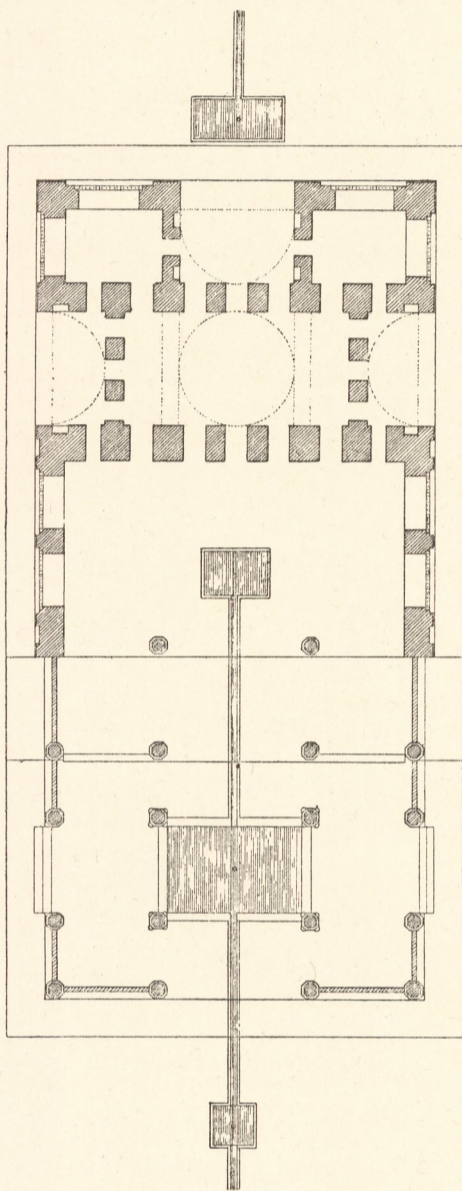


Fig. 16. — Plan du palais d'Afnakè-Khanè.

inscriptions des Achéménides pour désigner tout ou partie des monuments élevés par les souverains iraniens soit sur le Takhtè-Djemchid, soit dans la capitale de l'Elam.

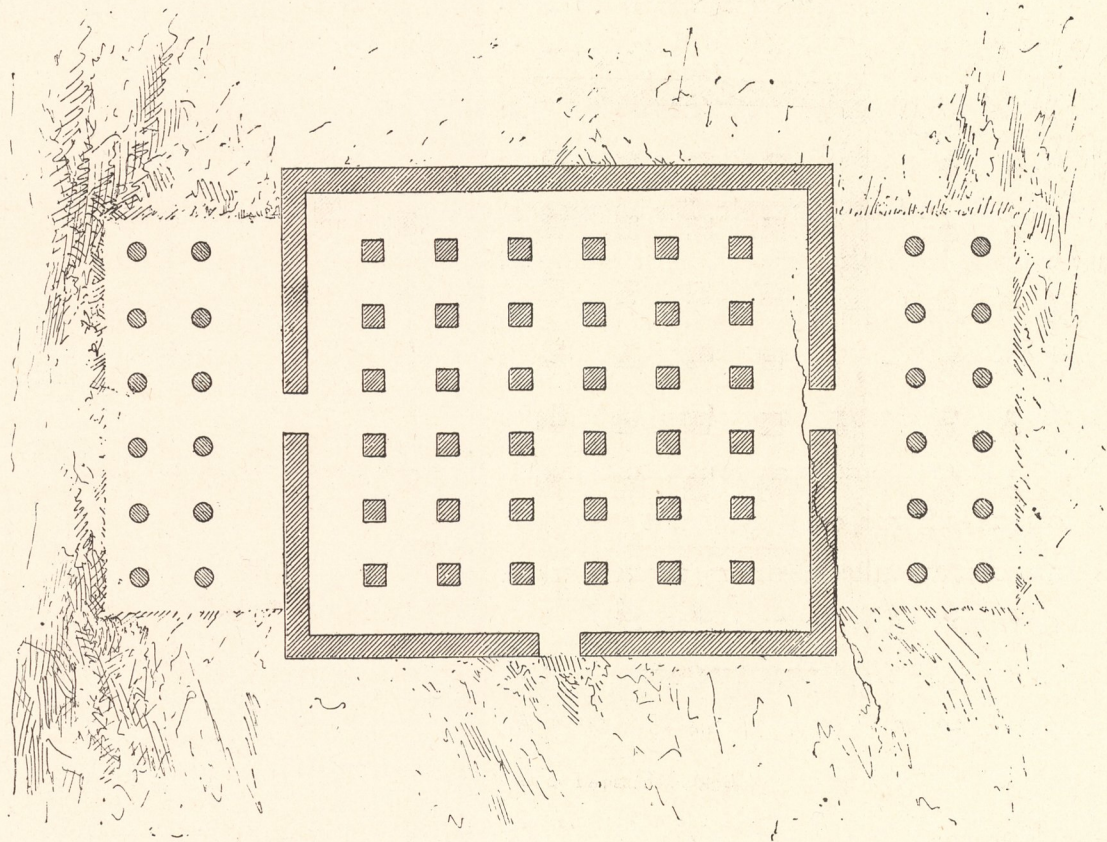


Fig. 17. — Plan de l'Apadâna de Suse.

Ces expressions, dont je crois avoir déterminé le sens précis, sont les suivantes :

*Apadâna*, salle d'apparat, salle du trône.

*Hadish*, maison, lares, répond exactement au grec ἕδος.

*Tatcharam*, habitation particulière du roi, palais, en opposition avec *Apadâna*.

*Vith*, appartement.

*Ardaçtâna*, *âthangaina* (Litt.), salle haute en pierre ou salle hypostyle en pierre.

*Duvarthi*, portique.

*Halvarras* (médique), *Dida* (perse), muraille épaisse, soubassement<sup>1</sup>.

1. L'étude des monuments va pouvoir rendre à la linguistique le service que l'architecture lui avait tout d'abord demandé et préciser le sens exact de chacune des expressions techniques employées dans les inscriptions cunéiformes.

Le mot *Apadâna* est passé dans l'hébreu avec le sens de *Chaprir*, trône royal splendide et superbe,



Dans aucune de ces expressions, on le voit, on ne saurait retrouver le sens de

tabernacle royal (Jérémie, XLIII, 10, Targum chaldéen). — M. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. II, page 494. — Darmesteter, *Mélanges iraniens*, vol. II, p. 133. — Il n'est employé qu'une seule fois et est inscrit sur les bases des colonnes de la grande salle hypostyle construite sur le tumulus de Suse (Fig. 17) par Artaxerxès. — « Darius, mon ancêtre (c'est Artaxerxès II qui parle), a fait construire cet apadâna, dans un temps reculé, ensuite il fut détruit par le dieu sous Artaxerxès, mon grand-père. »

Le sens que les Juifs attachaient à ces mots *Chaprir*, *Apadâna*, est en parfait accord avec la destination de l'édifice susien, telle au moins qu'elle ressort de l'étude architecturale de son plan. *Apadâna* serait donc le mot propre dont se servaient les Perses pour désigner les grandes salles isolées où se tenaient les rois quand ils donnaient des audiences solennelles. Le palais (A) de Xerxès et la salle aux cent colonnes sont des apadânas. Il est à remarquer que la version assyrienne, qui emploie indifféremment le mot *Bit* pour toutes les habitations, répète dans l'inscription de Suse le mot *apadâna*, ce qui semble bien signifier qu'il s'agit, en l'espèce, d'une sorte de palais spécial aux Perses. L'*apadâna* correspond exactement, comme rôle et comme disposition, aux immenses *talars* royaux sous lesquels n'ont cessé de se placer les chahs de Perse les jours où ils reçoivent officiellement leurs grands officiers ou les ambassades étrangères.

*Hadish* est une dénomination générale commune à toute habitation. Elle revient très souvent dans les textes persépolitains (inscription des taureaux, inscription de l'escalier et des antes des palais B de Darius, C et D de Xerxès et d'Artaxerxès), et toujours avec le sens que je lui attribue. Les Assyriens traduisirent ce mot par *Bit* (maison) (Oppert, *les Inscriptions des Achéménides*, *passim*. — Darmesteter, *Mélanges iraniens*, vol. II, p. 201).

*Vithiyâ*, locatif de *Vith*, traduit également par *Bit* en assyrien (Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, vol. II, p. 250). Ce mot est employé dans l'inscription gravée autour des fenêtres du palais de Darius. Sur les portes du même édifice, on rencontre toujours avec la transcription assyrienne de *Bit* (maison) un autre mot, *Tatcharam* :

« Darius, grand roi, roi des rois, roi des provinces, fils d'Hystaspe, a construit ce *Tatcharam*. »

*Tatcharam*, remarquons-le, se trouve inscrit sur toutes les portes, et par conséquent à l'intérieur et à l'extérieur du palais B : ce doit donc être une dénomination générale s'appliquant à des constructions semblables à la demeure de Darius, telles que les palais C et D.

Je ne serais donc pas surpris que *Tatcharam* signifiât habitation particulière du roi, en opposition avec *Apadâna*, qui désignerait uniquement les salles du trône constituant à elles seules un monument.

*Vith* n'est inscrit que sur le listel des fenêtres et termine la phrase suivante :

« *Ardaçtâna âthangaina* faisant partie du *Vith* du roi Darius. »

Je donnerais donc un sens plus particulier à *Vith* qu'à *Tatcharam*, et je proposerais de le traduire par *appartement*, pris dans le sens du persan *Biroun*.

Cette même phrase contient l'expression *Ardaçtâna âthangaina*, qu'il est d'autant plus difficile de traduire que le texte assyrien est lui-même assez obscur.

*Ardaçtâna âthangaina* veut dire littéralement, en remontant aux racines, lieu élevé de pierres. Dans le texte assyrien, l'expression correspondante, *Kibur rêmu galala*, donne pour les deux mots *Kibur* et *rêmu*, un sens identique : élevé, haut, et, pour *galala*, l'idée d'objet arrondi. Nous nous trouvons évidemment en présence d'une salle désignée dans chacune des deux langues par ses qualités les plus saillantes. En Assyrie, où la pierre était abondante et les colonnes fort rares, le mot de colonne l'emporte, et nous devons traduire *Kibur — rêmu galala*, par salle haute, — sur objet haut et rond, — soit salle sur colonnes, salle hypostyle. En Perse, au contraire, la colonne avait été adoptée depuis l'avènement des Achéménides comme base du système architectural ; mais les superbes diorites employées dans la construction des colonnes et des encadrements des baies ne se trouvaient dans aucune des montagnes du Fars et étaient par cela même extrêmement rares et coûteuses ; on dut, en conséquence, nommer la même salle hypostyle, *salle haute de pierres*. C'est évidemment au même sentiment qu'a obéi Artaxerxès Ochus quand il désigne, sous le nom de *Athaganâm*, monument de pierres, l'ensemble du même palais B de Darius, qu'il fit restaurer ou agrandir. Ce sentiment peut paraître extraordinaire, mais il est cependant des plus naturels ; il suffit de parcourir les villes du midi de la France, où la brique est d'un emploi usuel, pour entendre désigner sous les seuls noms de *ponts de pierre*, *maisons de pierre*, un certain nombre d'ouvrages construits en pierre et en brique, bien que la pierre n'entre, dans ces maçonneries mixtes, qu'en très faible proportion.

temple, d'autel, ou même de palais funéraire. Les lieux consacrés au culte se nommaient en Perse *áyadaná* <sup>1</sup>, les tombeaux *ozan*, *margozan* ou *dakhma* <sup>2</sup>.

Les monuments persépolitains sont donc, ainsi que la tradition et leur aspect nous l'avaient fait prévoir, de véritables palais.

Si l'on ne retrouve pas dans ces immenses *halls* le type rêvé des demeures du

Les Persans ont conservé à divers pavillons royaux construits par les successeurs de Chah-Abbas, suivant un type exceptionnel dans l'Iran, des noms qui rappellent de bien près les expressions employées par les Assyriens et les Perses. L'un, supporté par des colonnes de bois, s'appelle le *Tchéel-Soutoun*, ou les Quarante Colonnes (quarante, en persan, étant pris comme mille en français pour désigner une pluralité); l'autre est également porté sur colonnes, mais se distingue du précédent en ce que les murs, les corniches, les fûts et les chapiteaux sont ornés de glaces; il a reçu de cette décoration le nom, d'*Ainakè-Khanè*, Maison des miroirs, identique à la désignation de *Salle des glaces*, attribuée en Occident à un grand nombre de pièces faisant partie des habitations royales.

La traduction exacte de la version perse serait donc : *Salle de pierre du Biroun du roi Darius*, et la traduction assyrienne : *Salle hypostyle du Biroun du roi Darius*.

On pourrait peut-être lire aussi *ardaçtouna* (colonne), en rapprochant *çtouna* du mot persan *soutoun* (colonne) et des deux mots assyriens *rèmu galala*; le sens général du mot ne serait pas d'ailleurs sensiblement modifié. Au lieu de haute salle de pierre de . . . ., je lirais salle hypostyle de pierre de . . . .

Je ne serais pas surpris que cette lecture, malgré la forme si connue du mot *stan*, ne fût la meilleure, d'abord parce que dans le zend on retrouve déjà le mot *stouna*, pour colonne, et que je n'ai jamais vu dans le persan moderne le mot *stan*, si fréquemment employé pourtant, se combiner avec un adjectif, et surtout avec un qualificatif. Ce qui se conçoit fort bien d'ailleurs, le mot *stan* ayant le sens de *Land* en allemand dans les mots *Deutschland*, *Vaterland*, ou de *aie* en français, dans les mots *Châtaigneraie*, *Oseraie*. Je dois ajouter que le sens de pièce haute, salle haute en pierre, que l'on retrouve dans la version perse et assyrienne, s'entend fort bien quand on considère l'édifice : 1° parce que la pièce dont il s'agit dominait tout l'ensemble des constructions, tout comme la salle hypostyle de Méchhed-Mourgab (T. I, Pl. XII) s'élevait au-dessus du palais de Cyrus; 2° parce que, sauf la pièce centrale caractérisée par l'inscription, toutes les salles auxiliaires du même monument étaient bâties en briques. J'aurai l'occasion de le démontrer plus tard.

Les autres expressions techniques ne paraissent pas présenter de difficultés d'interprétation. Nous trouvons encore sur le grand portique d'entrée et comme désignation du monument les mots de *duvarthi-viçadahyu*: *Duvarthi* signifie porte, portique; *viçadahyu* est un qualificatif dont ce sens, *d'où l'on voit tous les pays*, est parfaitement approprié à la position du monument. De ce point, en effet, on apercevait Istakhar, la nécropole de Nakhchè-Roustem, la ville royale, toute la plaine de la Merdach confondue, à l'horizon, avec les montagnes du Fars. J'ai déjà fait remarquer combien devait être admirable ce point de vue lorsque les villes étaient dans toute leur splendeur et la plaine couverte de jardins et de récoltes. Le mot assyrien correspondant à *duvarthi* est *bab* (porte).

En outre de ces différentes expressions, on trouve encore dans le texte unilingue en langue médique, le mot *Halvarras* (Oppert, *Histoire du peuple et de la langue des Mèdes*, p. 196). Ce mot se retrouve dans l'inscription de Bisoutoun et est traduit dans la version perse par le mot *dida*.

Dans l'inscription de Bisoutoun, *dida* doit être pris dans le sens de forteresse; en l'espèce, on ne saurait lui attribuer cette signification, mais on pourrait avec beaucoup de raison le traduire par un mot très rapproché, muraille épaisse ou soubassement. Ce sens me paraît d'autant plus exact que le composé zend *Ouzdâeza* s'entend également de mur, et que l'inscription médique unilingue de Persépolis, dans laquelle le mot *Halvarras* est employé (..... J'ai construit cet *Halvarras* au-dessus de cette inscription, et jamais personne n'avait avant moi élevé d'*Halvarras* en ce lieu....), est gravée en  $\delta$  (Pl. II, IV-VII) sur l'étage inférieur du soubassement. Le mot s'applique donc à l'ensemble des murs de soutènement des grandes terrasses au-dessus desquels se trouvent les palais.

1. *Ayadanâ* (Oppert, *Exp. en Babylonie*, p. 212). La racine du mot perse est très nette, le texte assyrien traduit ce mot par maison des dieux (*bit Ilani*).

2. Darmesteter, *Mélanges iraniens*, t. II, p. 131.

grand roi, c'est que rien ne ressemble moins aux habitations des Xerxès, des Chapour, ou même des Chah-Abbas, que les palais européens, où se trouvent rassemblés les appartements privés, les galeries de fête et les immenses annexes nécessaires au fonctionnement régulier des services politiques et administratifs des cours occidentales.

De l'eau, des fleurs, des arbres surtout, répandant autour d'eux la fraîcheur et l'ombre, trésors inestimables dont les grands peuvent seuls jouir, constituent le principal luxe et font le charme des habitations royales. Un pavillon bien orienté et bien défendu contre les intempéries de l'hiver et les ardeurs du climat, comportant une vaste salle d'audience, quelques pièces pour les secrétaires chargés d'expédier les ordres urgents, et de grandes galeries où se tiennent les gardes et les clients, suffisent au roi et à ses courtisans.

Le monarque arrive dans son palais en sortant du gynécée; il y reçoit les ministres, les grands officiers de la couronne, les généraux. Il y dort même pendant les heures les plus chaudes du jour. Mais à peine le soleil est-il couché que le prince se retire dans ses appartements privés, qu'il ne quittera plus jusqu'au lendemain. En voyage, à la chasse, à la guerre, le même cérémonial accompagne le souverain.

La tente royale, inhabitée toute la nuit, remplace la salle du trône, les tentes des femmes, toujours éloignées du campement, forment une retraite inaccessible dont on n'ose, sous aucun prétexte, franchir le seuil.

De telle sorte qu'il serait permis de se demander, si l'on ne connaissait l'origine pastorale des Aryens, si l'installation du camp a servi de modèle à la distribution des palais ou si l'on a copié le plan des demeures royales pour le transporter au camp.

Trois des palais du Takhtè-Djemchid (B, C, D, Pl. II), situés sur la plus haute terrasse, sont bâtis, ainsi que je l'ai déjà fait observer, au-dessus de soubassements particuliers. Ils occupent l'extrémité sud de la terrasse et comprennent chacun une salle hypostyle de dimension moyenne précédée d'un porche. Tout autour de la salle hypostyle se groupent des pièces d'une importance secondaire. On accède au parvis de ces monuments en gravissant de larges degrés, dont les murs de soutènement sont couverts de sculptures en bas-relief. Les précautions prises pour élever au-dessus de toutes les autres constructions des édifices qui n'offrent d'autres particularités que l'exiguïté de leurs dimensions et la compli-

cation relative de leurs plans sont significatives et précisent bien leur destination.

C'était dans ces demeures, environnées de toutes parts d'air et de lumière, dans ces palais d'où l'on dominait, sans qu'aucun obstacle arrêtât les regards, l'ensemble des résidences princières et les plaines fertiles de la Merdach, que se tenait le plus généralement le souverain, tandis que les immenses *halls*, les apadânas, placés à l'entrée de la terrasse supérieure ou sur le gradin intermédiaire, correspondaient aux salles du trône des monarques orientaux et étaient utilisées, comme ces dernières, les jours où le Khchâyathiya apparaissait à son peuple ou aux ambassadeurs étrangers dans tout l'éclat de la puissance souveraine.

Les princesses n'auraient pu trouver dans des demeures facilement accessibles aux officiers et aux serviteurs de la couronne l'asile inviolable qui leur fut affecté en Perse et en Médie dès la plus haute antiquité. Il est donc probable que le gynécée, caché derrière de hautes murailles, occupait un quartier spécial de la cité royale.

Il ne faut pas être surpris de ne pas rencontrer de vestiges de ces constructions auxiliaires : les maîtres des œuvres, comme le font de nos jours les architectes du Chah, répandaient à profusion dans l'apadâna et les birouns royaux les plus beaux ornements et les matériaux les plus précieux, afin de donner, par ce déploiement de richesses, une haute idée de la puissance du souverain, et construisaient, au contraire, en briques crues ou cuites l'anderoun et les annexes des demeures princières. Les murs des monuments secondaires se sont effondrés dès qu'ils ont cessé d'être entretenus, les briques se sont fondues ou ont été utilisées à nouveau dans les villages voisins du Takhte ; seules, les pierres employées dans la construction des palais ont résisté à l'action destructive des siècles.